

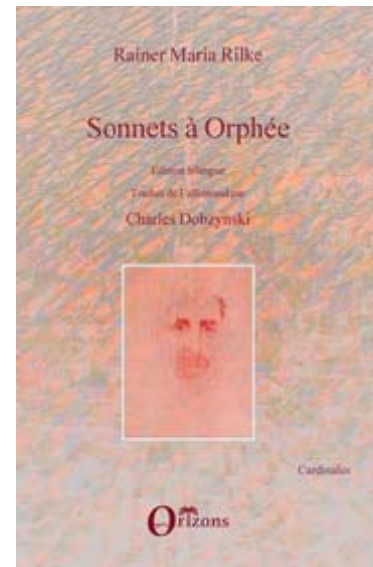
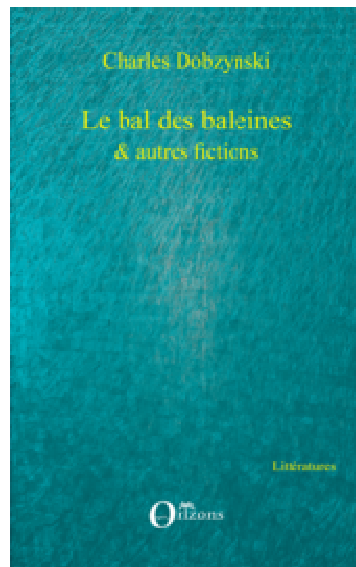
Charles Dobzynski

in memoriam



Ainsi va le monde : nous naissons et nous mourons. Mais, entre ces pôles, il y a les passions d'être, parfois les peurs de n'être plus, la crainte de quitter la Terre dans le débordement du corps malade et des épouvantements qu'il inspire lorsqu'il se sait incurable.

Charles Dobzynski nous a quittés le 27 septembre après trois semaines terribles ; il a été emporté par une tumeur hépatique foudroyante. Éliane, sa compagne de toujours, m'avait informé de son hospitalisation. Je l'avais appelé immédiatement. Il semblait perdu mais il eut d'emblée des paroles chaleureuses : elles logeront dans ma mémoire comme un talisman. Je lui avais demandé de se battre comme il m'avait exhorté à résister, en l'année 2013, à une tumeur de moindre envergure — aujourd'hui je puis le dire, sachant qu'il n'aurait pu avoir la moindre chance d'échapper à la sienne ; il semblait d'ailleurs sceptique : mener sa barque vers un cap aussi incertain, pour quoi faire et qu'est-ce que la vie si nous ne pouvons plus lire, *a fortiori* écrire ? disait-il. Nous savons au fond, l'heure venue, que le temps de la finitude, celle de nos chairs, est à nos portes : notre inconscient, notre corps comment l'occulteraient-ils — je l'écris d'expérience, pour avoir accompagné mes aimés sur le chemin de leur Rien.

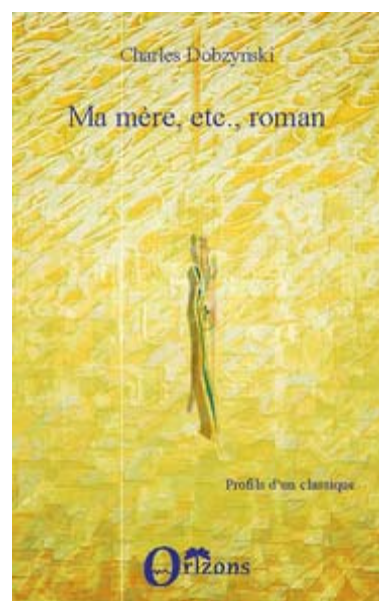
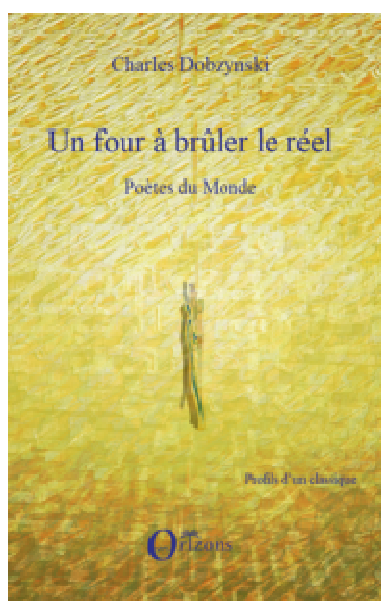
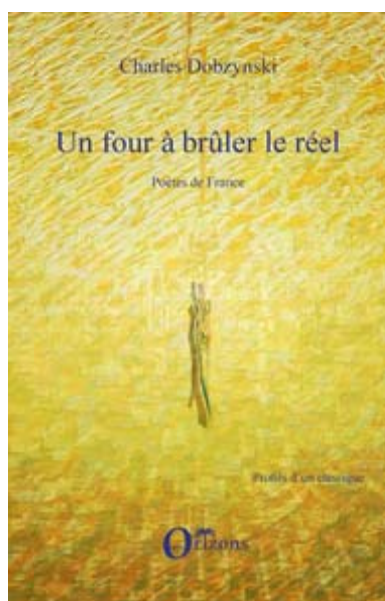


J'ai difficulté à admettre, cependant, que Charles ait définitivement disparu ; quoi, nous nous sommes réunis, fidèles parmi ses fidèles, sous le soleil resplendissant de l'automne, au Val de Fontenay, nous avons jeté une pluie de pétales de roses au-dessus de son cercueil une fois les allocutions de circonstance dites et nous nous sommes éparpillés ensuite, chacun reprenant ses gestes et ses habitudes ! Le scandale de la mort ne cessera jamais d'effarer !

J'ai décidé d'informer la communauté des amis des éditions Orizons parce que, à tous égards, Charles Dobzynski a été un être d'exception. Quiconque a pu le rencontrer n'a pu être insensible à sa stature, à son verbe, à sa chaleur, à sa droiture, à sa simplicité et, par-dessus tout, à son génie. Il en imposait par sa haute silhouette et sans doute le souffle de son écriture se dégageait-il de sa large poitrine. Je l'avais lu, une première fois, au début des années 70, après la parution de son impressionnant *Miroir d'un peuple*, puis ensuite au fil de ses publications.

Je ne le rencontrai *physiquement* qu'en 2010. Il était en recherche d'éditeur : **Hamid Fouladvind**, un écrivain iranien d'expression française, dont j'avais publié quelques mois auparavant un ouvrage sur leur sache commun, Aragon, avait évoqué mon nom. Il passa me voir, au début de septembre de cette année-là, dans mon appartement et nous conversâmes trois heures d'affilée — conversation haletante et somptueuse ; d'autres suivront, une seconde fois chez moi avec Éliane, son épouse, à deux ou trois reprises chez lui, et le plus souvent au téléphone, très longuement ; j'étais abasourdi par la richesse de sa mémoire, par la variété des sujets égrenés au fil de l'échange, mais surtout par son humour très contaminant. Cet homme de passion pouvait donner un tour vif à ses propos ainsi qu'il sied aux êtres probes. Comment échapper à sa séduction ? Or, depuis 2013, il avait senti la morsure du vieillissement, la difficulté à se mouvoir, l'indifférence progressive au plaisir des vacances ; il s'était lancé dans une course contre la montre et jusqu'à ce que sa main n'en puisse plus, il avait écrit et régulièrement publié.

Il avait été de ceux que les solidarités françaises ont arraché au très probable assassinat sous le ciel de Silésie : être Juif signifiait périr au nom des lois aryennes ; puis une fois la France libérée, il était revenu à l'école, avait ressenti l'attraction de la Poésie et, de degré en degré, s'était engagé auprès des Communistes. Les désillusions après Budapest, la certitude de la tromperie, après le coup de Prague en 1968, lui avaient rouvert, du moins je l'imagine, les chemins de son enfance, et fait affleurer les sonorités opulentes de la langue yiddish — l'incroyable magnificence de son patrimoine presque entièrement annihilé par l'ouragan nazi. Mais enfin il était demeuré ce qu'il avait été d'abord : traducteur d'immenses auteurs, poète, nouvelliste, romancier français ; livre après livre, il avait composé une œuvre considérable, traduite en quinze langues. Journaliste réputé dans les années 50 et 60, il avait pris les rênes de la prestigieuse revue *Europe* et d'autres titres plus spécifiquement réservés à la Poésie. Cet écrivain ample n'ayant plus rien à prouver, sinon à manifester la pérennité de sa jeunesse, avait décidé de m'honorer. Toujours je lui en saurai gré.



À peine étais-je revenu à l'édition que **Claude Vigée** et **Jean Gillibert** avaient souhaité me rencontrer. Avec Dobzynski, s'était constitué, sur ces premières marches, un trio de géants. J'y aurais ajouté très certainement Liliane Atlan, écartée impitoyablement des grandes scènes françaises ; une foi différente lui avait préféré d'autres sacres et d'autres manières ; qu'elle demeurât, à mes yeux et aux yeux de quelques autres, l'une des plus grandes dramaturges de son temps est une opinion qui vaut le silence des bien-pensants ; la maladie l'avait clouée puis tuée. L'absence de ses œuvres à mon catalogue est un inapaisable chagrin que Charles partageait d'ailleurs ; il me le répéta après son décès en 2011. Je l'avais lue adolescent, comme j'avais vénéré Claude Vigée, au même âge ; Dobzynski passa la ligne de ma vingtaine ; jamais, depuis, je ne lui fus indifférent ; enfin j'accueillis Gillibert à l'âge de raison, le plus beau peut-être car le goût est fixé et risque moins les emportements et leurs désillusions.

Je m'étonnais que des auteurs de cette envergure se contentent d'un éditeur peu pourvu d'entregent ; depuis, j'ai publié quelques peintures, surtout, des chefs-d'œuvre de la littérature universelle dans des traductions contemporaines ; mais la lecture exigeante, le livre comme pierre de taille de la civilisation,

l'écrivain passeur de nos émotions, de nos angoisses, de nos espérances, ainsi qu'on l'avait signifié au moins jusqu'au derniers tiers du siècle précédent, ne semblent plus ou presque plus être la première des préoccupations éditoriales ; le monde s'est fripé depuis ; les grands ensembles ont vacillé et la technologie a fait rouler des océans d'images au détriment de celles que la littérature avait, des siècles durant, engendrées par pure suggestion.

Lorsque la Société des Gens de Lettres couronna, en 2012, Charles Dobzynski pour l'ensemble de son œuvre poétique, le lauréat tint à évoquer mon travail éditorial et à m'en remercier publiquement. Il savait que Paris ne prête qu'aux riches, déteste l'immodestie mais méprise, tout autant, la modestie. Et lorsqu'il s'agit d'offrir son splendide *Ma mère etc., roman*, il n'hésita pas à me choisir au détriment d'un confrère mieux en vue : or, à cette époque, j'étais très malade et inapte, entre radiothérapie et chimiothérapie, à lui offrir un peu plus que la simple vue de son livre chez tel ou tel libraire. Les incertitudes concernant le support livresque ont rendu fort nerveux éditeurs, décideurs, libraires, arc-boutés à leurs convictions ; enfin les journaux en berne, le rabot a fini par laminer la moitié du lectorat de jadis : on a désormais tendance à privilégier le plaisir des échanges immédiats et moins la célébration du livre. Et ceci a fragilisé cela.

Mais qu'importe : j'avais rencontré un auteur, et quel auteur ! Voyez l'incipit magnifique de son *Miroir d'un peuple — Anthologie de la poésie yiddish*, (paru une première fois chez Gallimard, en 1971). « Je viens d'un océan qui n'a pas de limites. Qui a pris profondeur de la fonte des siècles, de la mémoire sans fin recommencée, des épreuves et des espérances. Un océan qui a pour sel le temps, lui-même par quoi se forme l'identité d'un peuple à son langage, la longue expérience de vivre et de mourir avec des mots qui sont votre mère et votre pain, votre refuge, votre salut et votre trace dans le désert que nul vent ne peut effacer ». Cette *Anthologie* est peut-être le plus beau de ses ouvrages, tant il y a mis le respect de ses pères et celui, ô combien, du français au service d'une langue qu'on a voulu déterrer (son passé), décapiter (au temps des tueurs) et incendier afin qu'elle disparaisse des pays où elle avait rayonné jusqu'aux confins de la Terre ; cette *Anthologie*, dis-je, fait partie de notre bien commun et, en ce sens, elle dépasse la personne même de Charles Dobzynski. Il est ainsi des livres qui atteignent à l'universel. C'est pourquoi le projet de la rééditer aux éditions Orizons, dans son très ample développement, en double-miroirs, à gauche en notre langue, à droite en langue originelle, avait rempli l'écrivain d'un grand bonheur ; il avait tenu à me rappeler, quinze jours avant son extinction, qu'il s'agissait d'une consécration à laquelle il n'avait pas osé rêver. Ce travail je n'aurais pu et ne pourrai le mener sans l'inlassable contribution de Sarah Weiss, une femme inspirée et énergique ; par son équipée, à travers États-Unis, Europe, Israël, elle a retrouvé la source exacte des poèmes visés par Dobzynski, les a scannés et remis à des yiddischisants afin que la syntaxe soit unifiée en vertu de la réforme instituée, au vingtième siècle ; et ainsi offrir, à tous points de vue, une édition impeccable.

Peut-être le temps est-il venu de dresser le livre définitif qui évoquera l'œuvre et la vie du poète. C'est un espoir et une attente.

Bref, de quelque côté je prenne l'amitié nouée avec Charles Dobzynski, j'y vois grandeur et force. Il a rejoint notre Mémoire, d'une certaine manière sa postérité et, autant qu'il m'en sera permis, je la servirai.

Paris, le 7 octobre 2014

Daniel Cohen,
Directeur-fondateur des Éditions Orizons.